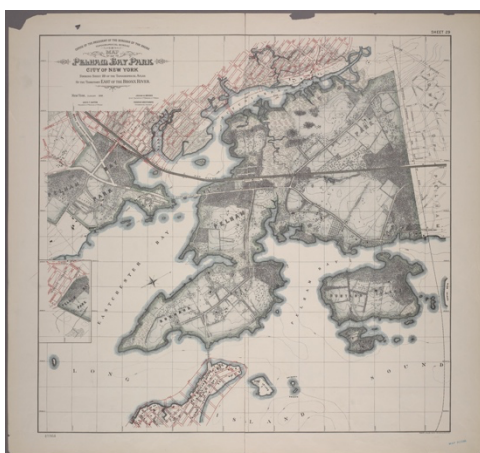


1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#205 | 26 juillet 1925



C'est l'été, la réunion du Blue Pencil Club a lieu le soir, mais toute la journée, avec Morton pour guide, on part en excursion avec pique-nique de ces dames et messieurs, et quand même pas mal de kilomètres dans les jambes, pour rejoindre Hunter Island, Pelham Bay Park, au niveau du Bronx. Et l'ambiance est bonne, puisque le soir on revient en chantant de par les rues (on sait bien qu'il aime ça, Lovecraft) avant restaurant chinois et concours de vers sur le thème imposé : et voilà que Lovecraft se fait battre par Kleiner (lequel a rédigé son poème sur le lieu même du pique-nique, au verso de celui de Lovecraft : non mais, c'est injuste, non ?).

HUNTER ISLAND INN, PELHAM BAY PARK, N. Y. C.

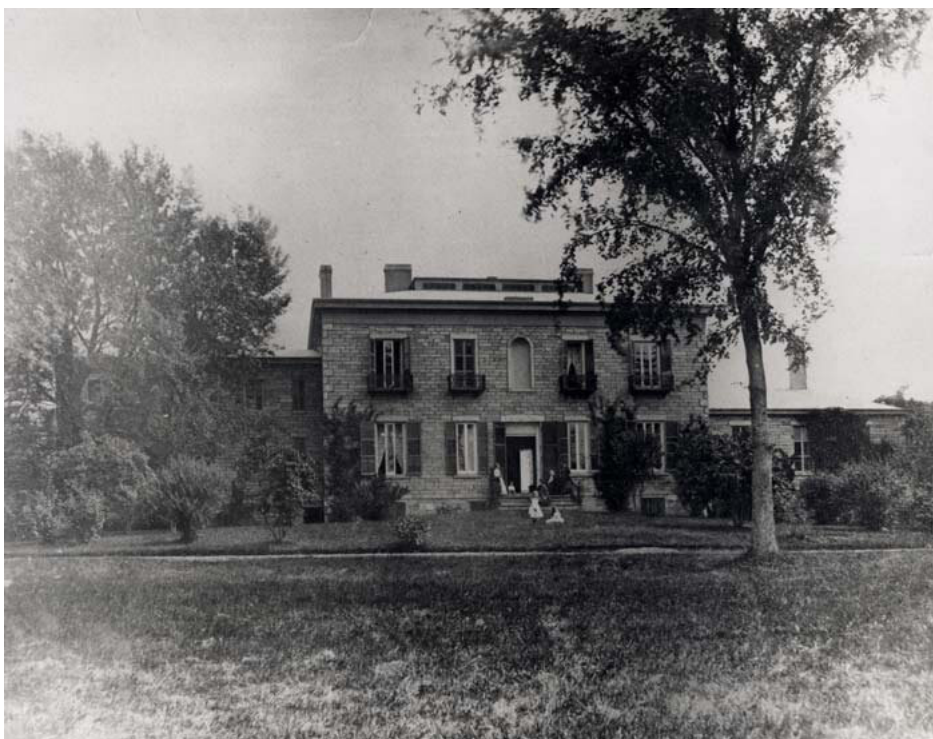


TEL. 800 WESTCHESTER

A. E. MACLEAN,
PROPRIETOR

Bathing Scene, Orchard Beach, Pelham Bay Park, New York City.





[1925, dimanche 26 juillet]

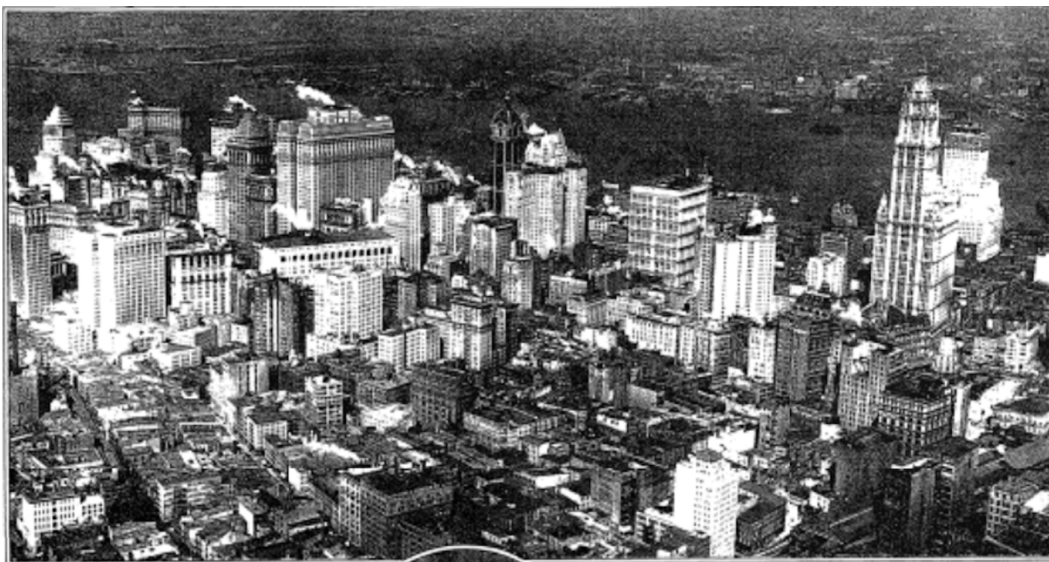
Up early — subway to P.B. Pk to meet club — Mortonius, Kleiner, Dryden, Banks, Schn., Miss Blank, Miss Merritt walk to H. Isl. — rocky coast — Maury join — explore — Klei write poem — call meeting — all win prize — read — gang disperst — start back 8 p m — walk & sing — kittens — sub. to Far East — dinner — farewells — sub. to Bklyn — buy G.B. & c. kitties — black kittie — home, read, & retire.

Levé tôt. Métro jusqu'à Pelham Bay Park pour retrouver ceux du Blue Pencil Club. Présents Morton, Kleiner, Dryden, Banks, Schneider, Mme Blank, et Mme Merrit et on marche vers l'île Hunter, ses côtes rocheuses. Lewis H Maury nous rejoint, Kleiner a écrit un poème sur la réunion, louanges de chacun, et je lis. Dispersion du groupe à partir de 8 heures, retour à pied en chantant. Croise des chats. Métro jusque restaurant chinois, dîner et adieux, métro retour pour Brooklyn, j'achète le Golden Book. Encore des chats : le petit chat noir. Maison, lu et couché.

C'est le début de cette période charnière, avec reprise de la fiction, et pour Lovecraft chemin décidé vers un retour à la condition célibataire, même s'il ne tranchera jamais vraiment en lui-même. Imaginer le club du stylo bleu. Grande estime pour Morton, qui l'a fondé : un des initiateurs de l'égalité des droits civiques pour les Noirs aux USA, et paradoxalement le plus proche et le plus ancien ami de Lovecraft. On escalade les rochers, on s'allonge au soleil, mais si certains prennent des photos, lui sort son Machen de sa poche et lit. Et cela va au-delà de l'euphorie due à la réunion littéraire, où on le félicite du poème qu'il lit à voix haute, de sa voix haut perchée, renchérissant sur l'aigu, avec un rien de gravité à la rime. Il faudra une pleine page pour raconter ça à tante Lillian (ci-dessous), l'expédition littéraire revenant en chantant par les rues, se retrouvant ensuite en bande à un resto chinois de Columbus, et les arrêts chats du retour. Oh quel es malheurs semblent loin. Dans le *NYT*, de nouveau une histoire d'amnésie et c'est plus que pour le fait divers qu'on l'accueille : petit à petit une fresque de comment l'amnésie a statut social, et on comprend mieux la matrice de *Dans l'abîme du temps*.

New York Times, 26 juillet 1925. Quand un homme a senti une fois se mêler la mer et le ciel, reçu les embruns sur son visage, entendu le vent de la nuit annoncer l'approche de la tempête, les vieux marins disent qu'il n'oubliera jamais avoir répondu une fois à l'appel de la mer. Debout contre une fenêtre à l'étage du Broad Street

Hospital, hier, John N Neubert regardait le port dans le brouillard, où les bateaux se dessinaient faiblement dans le gris, et compris que son rêve de marin était vrai. L'amnésie s'était saisie de lui à plus de 1 500 kilomètres de la mer, et l'avait rejeté vingt-sept ans en arrière, mais il était de nouveau lui-même. Neubert avait délaissé la mer il y a vingt-sept ans. Il s'installa à l'intérieur, s'employa à ceci et cela, et s'enrichit. Il fonda une compagnie immobilière à Flint, Michigan, s'éleva dans les dignités maçonniques, et oublia ses années de marin. Il était devenu complètement terrien. Et le 4 juillet, il sortit de l'hôpital d'Ann Arbor, Michigan, où il avait été soigné pour une attaque de paralysie, vieux reste d'un accès de fièvre jaune dans un port indien, lors de ses années maritimes. Et, à peine sorti, quelque chose se brisa dans sa tête, et le chef d'entreprise était redevenu le matin d'il y a un quart de siècle. Il devait revenir tout droit chez lui, au 602 Thayer Street, Flint, et avait 4000 dollars en liquide dans ses poches lorsqu'il a quitté l'hôpital. Ce qui s'est passé, où il est allé, ce qu'il a fait, Neubert ne le saura probablement jamais. L'amnésie s'empara de son esprit, le fit aussi brumeux que le port qu'il contemplait hier. Il était perdu, aussi complètement qu'il avait perdu sa propre identité. Quelque chose, cependant, lui revient à l'esprit lorsqu'il entra dans la ville, probablement le 9 juillet. Le matin à 8 heures, il se présenta à l'Association des marins catholiques, du 399 West Street. Il s'inscrit en tant que John Neubert, simple matelot, comme le font tous les marins qui s'inscrivent à l'association. Il demanda un lit et on l'envoya à l'annexe, 504 West Street. Curieusement il refaisait à l'identique ce qu'il avait coutume de faire il y a vingt-sept ans, dès que son bateau entra dans le port. Comme il le faisait, il s'assit un moment près du port puis partit. Il fut incapable hier de dire aux médecins où il était allé. Dans les anciens jours, il se promenait dans les rues, regardait les vitrines, peut-être entraité voir un spectacle. Le matin du 9 juillet, le jour suivant son arrivée, il se présenta au gardien et demanda : — Qui je suis 5 ans, en avait 28 lorsqu'il débarqua d'un navire pour la dernière fois. Il était hier encore sous le choc nerveux et ne pouvait être interrogé. Il doit repartir chez lui demain.



DEAF TO ALL ELSE, HEARS CALL OF SEA 1,000 MILES AWAY

Rich Landsman. Sailor 27 Years
Age, Struck by Amnesia, Re-
turns to Old Haunts.

UTTERLY LOST FOR 5 DAYS

Turns Up at Sailors' Haven
Here After Vanishing From
Ann Arbor Hospital.

HOME IS AT FLINT, MICH.

Victim is President of Real Estate
Concern—Was Traced Through
His Masonic Membership.

Old salts say that the summons of the sea to a sailor is never wholly still. Once a man has seen water and sky most, felt the spray sting his face, heard the night wind howling a storm's approach, he never forgets the call he once received.

Standing at a window high in Broad Street Hospital yesterday, John N. Neubert gazed out over the fog-mantled harbor, where the ships moved dimly in the grayness, and he knew that this sailor lore was true. Amnesia had seized him more than 1,000 miles from the sea, and thrown him back twenty-seven years, but he was himself again.

Neubert forsook the sea just twenty-seven years ago. He struck inland, turned his hands to this and that, and grew rich. He became President of a real estate company at Flint, Michigan, rose high in the Masonic order, joined the Kiwanis Club and in general forgot the sea. He became of the land entirely. Then on July 4—that was as nearly as it could be placed yesterday—he walked out of a hospital at Ann Arbor, Mich. He had been treated for a stroke of paralysis, aftermath of an attack of yellow fever at an Indian port in his seafaring days. As he walked out, something snapped in his mind, and the real estate broker dropped back to the sailor, slipping back to do the things he had done a quarter-century ago.

Complained of Ill-Health.

For some time before he went to the Ann Arbor Institution Neubert had been feeling ill-health. He had spoken of it to associates and employees in the Lincoln Park Realty Company of Flint, of which he was President, and traced the stroke to the fever which had laid him low years before. But he kept up his attendance at the functions of the Kiwanis and was punctual in his duties as a thirty-second degree Mason, member of Saginaw Lodge.

Finally he was persuaded to go to the hospital. He responded quickly to treatment, and on or about the Fourth of July he was discharged. He planned, as he recalled it, to return directly to his home at 603 Thayer Street, Flint. He had \$400 in cash in his pockets as he started from the hospital.

What happened then, where he wandered, what he did, Neubert probably will never know. Amnesia overspread his mind, making it as foggy as the harbor he looked out upon yesterday. For five days he was lost; lost as completely as identity was to himself. Somehow, something stirred in his mind when he strayed into this city, presumably on July 5.

GHOSTLY CHATEAU HIDDEN IN LONG ISLAND

Builder of Peperidge Hall, Now Vacant, Lived Amid Splendor, Like His Norman Ancestors

By HOWARD MINSKY

There is a ghostly chateau hidden in Long Island, a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The chateau is Peperidge Hall, a magnificent mansion built by a man who lived in the last days of the Gilded Age. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.

The chateau is a magnificent mansion, built in the last days of the Gilded Age. It is a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.

The chateau is a magnificent mansion, built in the last days of the Gilded Age. It is a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.



Peperidge Hall.

The chateau is a magnificent mansion, built in the last days of the Gilded Age. It is a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.

The chateau is a magnificent mansion, built in the last days of the Gilded Age. It is a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.

The chateau is a magnificent mansion, built in the last days of the Gilded Age. It is a place where a man once lived in splendor, like his Norman ancestors. The hall is now vacant, and the only person who lives there is a ghost.

MONTAIGNE LINKS PRINCETON WITH PAST

Recent Gift Draws America Closer to French Essayist, One of First Moderns



Michel de Montaigne.

By H. J. BROCK

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.



Title Page of the Fifth Edition of Montaigne's 'Essays'.

By H. J. BROCK

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

The gift of a copy of the complete works of Michel de Montaigne to the University of Princeton is a significant event, linking the university with the past. Montaigne is one of the first moderns, and his works are a treasure trove of human knowledge.

ANNEXE

*lettre à Lillian Clark du 27 juillet,
compte rendu du dimanche 26.*

Dimanche 26 — Hier, je me suis levé tôt et suis parti, malgré un ciel incertain, pour participer au pique-nique du Blue Pencil Club. En me rendant à la station de métro Pelham Bay Park, je l'ai trouvée agréablement dépourvue de coons, et j'ai tout de suite aperçu le groupe d'attente composé de Morton, Kleiner, Wheeler Dryden, Miss Merritt et Miss Banks. Peu après, Mlle Schneider et une amie, Mlle Semble ou quelque chose de ce genre, se joignirent à l'expédition, qui se mit alors en route sous les ordres de Morton, malgré ma légère recommandation d'attendre d'autres retardataires. La marche vers l'île de Hunter se fit à travers une campagne très agréable et verdoyante qui, dans l'ensemble, tenait la promesse de Mortonius d'un paysage ressemblant à la Nouvelle-Angleterre. L'île elle-même — ou plutôt une petite île proche — est accessible par une série de ponts ; elle possède une côte rocheuse qui évoque très pâlement Newport, Marblehead Neck, Magnolia et Ogunquit. C'est là que nous avons campé, pour être rejoints presque aussitôt par Lewis H. Maury, qui nous avait suivis à quelques secondes près, et qui aurait pu nous accompagner si nous avions attendu. Nous avons ensuite escaladé des rochers, déjeuné, pris des photos, étudié les minéraux, exploré la côte et (pour ma part) lu des livres. Kleiner se retira dans les bois des hautes terres pour écrire une contribution au programme littéraire, ce qu'il avait négligé de faire auparavant ; il utilisa mon crayon et le dos de ma propre contribution à la place d'autres supports d'écriture. « Du pain sur l'eau » — ses vers étaient si bons qu'ils l'emportèrent sur les miens à une voix près, lors du vote pour la pièce en question — les chiffres définitifs étant : Kleiner 6, Grand-père Theobald 5, Ernest Adams 1. Mortonius, qui aurait pu tous nous battre, découvrit au dernier moment qu'il avait laissé sa contribution à la maison, sur le bureau ! Après ce premier programme, une réunion d'affaires a eu lieu, trois autres membres — Otto P. Knack, Miss Voelchert et Ernest Adams — arrivant juste à temps pour y participer. Le groupe s'est attardé jusqu'à 20 heures, puis est retourné à pied jusqu'au métro (3 ou 4 miles) en chantant de vieilles chansons et en discutant de choses insignifiantes. Nous nous sommes ensuite rendus au restaurant chinois Far East à Columbus Circle — où nous avons dîné lors de cette autre sortie du 12 octobre 1922 — et nous sommes remplis de couleurs et de nourritures exotiques, mon choix s'étant porté sur

un chop suey au bœuf. Ce rituel accompli, tout le monde s'est dispersé ; je suis revenu à Brooklyn et y ai acheté des cartes postales et des magazines, plus accessoirement caressé deux délicieux chatons tigrés près du bureau de poste. (J'ai vu, en passant, le plus captivant match de boxe de chatons imaginable à Hunter's Island, où une famille composée d'une mère et de deux chatons chassait des mulots dans la berge d'un ruisseau). Mais le voyage devait se terminer d'une manière encore plus féline, car juste au moment où je passais devant Borough Hall, j'ai été accueilli par la vue du plus beau petit bébé de chat noir comme le charbon qui ait jamais ronronné ou dit miaou ! Que mes vieux os soient bénis, quel superbe et minuscule astre de la nuit sans alliage qu'était ce précieux coquin ! Pas un seul poil non noir sur le petit diable & son museau exactement comme celui de mon propre défunt chat noir ! Il n'y avait qu'une chose qu'un vénérable prêtre de Pasht pouvait faire, j'ai pris le petit diabolin et je l'ai tenu sur mes genoux pendant une heure entière alors que j'étais assis sur un banc et que je lisais l'histoire de Bryan et de son décès dans les journaux du lundi matin. Il ronronnait, se blottissait et me pétrissait les genoux avec ses petites pattes — en fait, c'était tout ce que je pouvais faire pour ne pas le kidnapper sur-le-champ ! Je me demande à qui il appartient. Il était manifestement heureux, bien nourri et soigné, même s'il n'avait pas de collier. Le petit chien de grand-père ! Finalement, mon jeune ami a baillé, s'est étiré et s'est senti mal à l'aise. Je l'ai donc laissé descendre pour qu'il disparaisse dans la noirceur de la nuit et rejoigne le sabbat des sorcières pour des cérémonies inavouables. Après cela, je suis rentré chez moi, j'ai lu un peu de *The London Adventure* d'Arthur Machen et couché.

RUSSEK'S

AMERICA'S MOST BEAUTIFUL STORE
FIFTH AVENUE
At 36th Street

Announce
**THEIR GREATEST
AUGUST
FUR SALE**
**33 1/3 %
OFF WINTER PRICES**

*Without Doubt—the Greatest
Fur Sale in America!*



RUSSEK'S—"Famous for Five Feet"

"A reputation, based upon a broad experience and expert knowledge of furs, a perception of style and values, amounting to genius, and, above all, a sterling reliability."

"An announcement such as this carries a Message of National Significance!"

BUY YOUR FURS In August—At Russek's

Because—due to the economy of big buying power and the freight of early selection,—we own finer grade skins, secured at from 20 to 40% less than the present market price.

Because—through volume sales we maintain overhead expenses—constant with a huge margin of profit, our aim is sell—in August, the greatest number of coats in our history—every sale representing a new friend.

Because—Here and Now you can purchase 1925 Authentic Fur Models at **1/3 off Winter prices**

Mail Orders will Receive the Utmost Attention.
A Deposit will Return any Coat Refused.
Free Storage will Preserve our Fur Purchases.
911 Avenue 40th St.

